



JENNY  
COLGAN



La  
bibliothèque  
secrète  
de Noël



  
CHARLESTON

---

JENNY COLGAN

---

## LA BIBLIOTHÈQUE SECRÈTE DE NOËL

Mirren Sutherland a toujours été obsédée par les livres. Elle adore partir à l'aventure, écumer toutes les librairies du Royaume-Uni pour dénicher des exemplaires rarissimes. Et pour sa plus grande joie, à l'approche de Noël, Mirren est engagée par Jamie McKinnon, le jeune et séduisant Laird d'un clan des Highlands, héritier d'un vaste château en faillite, pour retrouver un mystérieux livre. Selon la légende familiale, la collection des McKinnon renfermerait un ouvrage tellement précieux qu'il pourrait sauver le domaine.

Mais dans le train pour les Highlands, Mirren tombe sur Theo Palliser, un vendeur de livres anciens. Elle connaît trop bien le charme de Theo, ses belles paroles... et sa capacité à surgir de nulle part dès qu'un trésor est en jeu. À peine Mirren et Theo arrivent-ils au château qu'une épaisse couche de neige recouvre les Highlands, les coupant du monde extérieur.

Entre secrets et énigmes, une véritable chasse au trésor s'annonce pour retrouver le livre caché.

« UNE LECTURE DOUCE, LUDIQUE ET  
ENVOÛTANTE DANS UN DÉCOR FÉERIQUE  
À L'AMBIANCE PRESQUE MAGIQUE. »

Mélanie, @teabooksandyou

Traduit de l'anglais par Laure Motet

ISBN : 978-2-38529-425-0



9 782385 294250

19,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : Caroline Gioux

Image : © Holly Macdonald 2025



  
CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LA BIBLIOTHÈQUE  
SECRÈTE DE NOËL

**De la même autrice, aux éditions Charleston :**

*De fil en aiguille*, 2025

*Minuit à la charmante librairie*, 2024

*Au-delà des nuages*, 2024

Titre original : *The Secret Christmas Library*

Copyright © Calibris Ltd, 2025

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Laure Motet

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-425-0

Maquette : Christine Porchat PAO

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Jenny Colgan

# LA BIBLIOTHÈQUE SECRÈTE DE NOËL

Roman

*Traduit de l'anglais  
par Laure Motet*





**L**ONDRES N'Y ÉTAIT POUR RIEN. En ce début glacial de saison des fêtes, la ville était magnifique ; il y avait de gros rubans rouges partout, des maisonnettes miniatures au toit couvert de neige étaient allumées dans les vitrines, et l'immense sapin de Noël offert par la Norvège brillait de mille feux sur Trafalgar Square.

Chaque soir, à la tombée de la nuit, on apercevait à travers les fenêtres embuées des pubs des gens en train de discuter, de rire et de trinquer, bien au chaud ; des hommes en cravate noire et des femmes vêtues d'élégantes robes aux couleurs chatoyantes descendaient des *Black Cab* dans un nuage de parfum pour fouler les trottoirs humides qui reflétaient les guirlandes lumineuses suspendues au-dessus de leur tête ; des jeunes gens tournoyaient sur la patinoire installée dans la cour pavée de Somerset House.

Non. Ce n'était pas Londres – cette belle cité scintillante, fastueuse, hors de prix –, qui la démoralisait,

Mirren Sutherland le savait. C'était elle-même. Et cette époque de l'année.

Londres qui s'animait, qui se parait de lumières étincelantes, grisantes, ne faisait que lui rappeler que tous les autres allaient passer un Noël merveilleux. Alors que sa mère travaillait le 25 décembre, que ses frères n'étaient pas là, et qu'elle avait bêtement prétendu à ses amis qu'elle allait très bien et qu'elle avait des tas de projets. Et, maintenant, il était trop tard pour faire marche arrière. Parce que le Noël précédent avait été génial, et que celui-ci s'annonçait vraiment affreux.

Depuis toute petite, Mirren était obsédée par les livres ; elle n'en avait jamais assez à son goût et ne se sentait bien qu'avec une demi-douzaine de livres de poche empilés sur sa table de chevet, trois cartes de bibliothèque, deux Kindle et les œuvres complètes de Douglas Adams stockées dans la salle de bains, au cas où elle se retrouverait coincée.

Un an plus tôt, juste avant de mourir, sa grand-tante l'avait suppliée de retrouver un de ses livres d'enfant, et Mirren avait passé la saison des fêtes à le chercher. Aidée par le sublime Theo Palliser, un vendeur de livres anciens au charme ravageur, elle avait écumé toutes les librairies du pays avant de finir par le trouver toute seule, caché dans le paquetage de son arrière-grand-oncle.

Ce livre s'était avéré être un original inestimable de Robert Louis Stevenson illustré par Aubrey Beardsley, et sa véritable propriétaire, June, la meilleure amie d'enfance de sa grand-tante et parente de Beardsley, avait décidé d'en faire don au British Museum. Une cérémonie pompeuse s'était tenue quand le livre avait été remis au musée afin d'y être exposé, et Mirren avait reçu une petite prime, que tous ses proches lui



avaient conseillé d'utiliser comme apport pour s'acheter un studio.

Theo n'avait pas assisté à la cérémonie. Mirren avait pourtant cru qu'il y avait quelque chose entre eux. Mais, une fois leur mission terminée et l'enthousiasme retombé, il ne lui avait plus donné signe de vie. Elle avait repris son poste de métreuse-vérificatrice, dans un milieu où personne ne s'intéressait aux livres, sa grand-tante était décédée et, à vrai dire, aujourd'hui, sa vie lui paraissait beaucoup plus terne qu'avant sa grande aventure.

Elle s'était imaginé parcourir le monde avec Theo à la recherche de livres anciens... mais bien sûr, le jeune homme avait retrouvé l'univers feutré des bibliophiles et des marchands d'éditions rares, et elle était retournée réaliser les métrés d'entrepôts infestés de rats pour construire toujours plus de logements étudiants. Les offres d'emploi pour les chasseurs de livres ne couraient pas les rues, avait-elle découvert. Et les mensualités de l'emprunt immobilier de son minuscule studio étaient si élevées qu'elle ne pouvait pas envisager de changer de carrière. Il était puéril, elle le savait, d'espérer que la magie de Noël opère.

C'était calme, au bureau, alors elle décida de prendre sa pause déjeuner un peu plus tôt et, comme souvent, se laissa guider par ses pas. Elle quitta l'immeuble anonyme sur Euston Road, traversa l'artère encombrée, passa devant l'hôpital d'un blanc immaculé et s'évada dans le quartier de Bloomsbury, qui abritait le British Museum, lequel abritait à son tour sa précieuse trouvaille – son heure de gloire. L'imposant bâtiment occupait tout un pâté de maisons. Oh, comme elle aimait cet élégant quartier de Londres, temple du savoir, des livres, de la culture. Il regorgeait d'universités, de bibliothèques,

de maisons d'édition et d'archives, mais aussi de jolies places et de jardins soignés ; et, partout, sur les bâtiments anciens, des plaques bleues rappelaient que des écrivains célèbres avaient vécu là – J. M. Barrie, Virginia Woolf, W. B. Yeats, H. G. Wells, Charles Dickens... et ainsi de suite.

Mirren contempla les vitrines de Noël des petites boutiques qu'elle longeait, qui vendaient pour la plupart des livres ou des antiquités, puis coupa par des ruelles pavées plusieurs fois centenaires, bordées de demeures majestueuses aux portes dotées de gros heurtoirs en laiton, qui étaient déjà anciens à l'époque de Dickens. Il pleuvait, naturellement, et elle glissa ses cheveux châtain bouclés sous son bonnet moutarde, espérant qu'ils ne frisent pas trop. En chemin, elle croisa des groupes joyeux et bruyants qui entraient dans des restaurants à colombages, parfois affublés de chapeaux pointus. Elle n'avait aucune hâte d'assister au Noël de son bureau. Les affaires n'étaient pas florissantes, et tous ses collègues sympas qui n'avaient pas d'énormes emprunts à rembourser, eux, avaient démissionné. Elle serait sans doute seule avec les comptables dans la salle du personnel, à partager un paquet de biscuits au gingembre.

Le British Museum, avec ses colonnes, son large escalier en façade et sa coupole emblématique, était bondé, comme toujours – de nombreux touristes, impatients d'admirer les momies et le bateau-tombe anglo-saxon, faisaient inspecter leurs sacs devant le portail. Mirren salua les agents de sécurité qui la reconnaissaient – c'était une habituée. Elle aimait l'immensité de ce musée, son côté foisonnant. Des portes closes ornées de lions cachaient des salles emplies d'objets précieux à sauver en cas d'incendie – et ils en stockaient d'autres

dans une station de métro abandonnée, sous le bâtiment, elle le savait.

Et, en plein milieu, dans la galerie de la salle de lecture, se trouvait sa propre contribution, son livre. Enfin, le livre qu'elle avait trouvé. Aller le voir la rendait toujours nostalgique ; ça lui rappelait comme elle était heureuse l'année précédente. Mais ça lui procurait aussi un sentiment de fierté, avant de regagner son bureau lugubre, songeant aux trois jours qu'elle allait passer sur le canapé de son frère pendant les vacances, entourée de toute sa famille qui aurait de la peine pour elle et de sa mère qui se ferait du souci. Aller voir ce livre était son petit plaisir. Elle gravit lestement les vieilles marches de pierre polies par le passage des visiteurs depuis deux siècles, son écharpe flottant dans son dos.



## 2

**L**A GRANDE PORTE D'ENTRÉE était flanquée de deux immenses sapins de Noël, et à l'intérieur, on trouvait davantage de sapins et de nombreuses illuminations. De grandes guirlandes de houx et de lierre pendaient du haut de la célèbre salle de lecture circulaire, dans la Grande cour, ce vaste atrium vitré au cœur du musée. Mirren se faufila discrètement jusqu'à une salle latérale. Elle avait beau venir souvent, ça l'impressionnait toujours autant. C'était une pièce fraîche, à température contrôlée, plongée dans une obscurité quasi totale, dans laquelle on pouvait entrer – où *n'importe qui* pouvait entrer, étonnamment – pour admirer certains des plus beaux livres jamais imprimés.

Un Premier Folio de Shakespeare. Une bible du <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle. Le manuscrit de *Middlemarch*. C'était le paradis des bibliophiles. Et là, tout au fond de la salle, parfois entouré d'un petit groupe de visiteurs, son livre : *Au jardin des poèmes d'enfance*, avec des illustrations originales d'Aubrey Beardsley.

Elle s’assit sur l’un des tabourets hexagonaux rouges et attendit que des gens entrent et s’approchent pour le regarder. Il y avait bien sûr quelques enfants boudeurs, traînés là pour leur prétendu enrichissement personnel, mais elle ne s’intéressait pas à eux. Elle s’intéressait aux personnes vraiment heureuses d’être là, qui s’extasiaient devant la finesse du trait des magnifiques illustrations et les notes griffonnées dans la marge par Stevenson en personne. Elle n’était pas partie à la recherche d’un trésor, mais elle en avait trouvé un et, quand les choses allaient mal, comme en ce moment, voir les autres l’admirer lui remontait le moral. Il y avait même une plaque – juste là, écrit en tout petit : *Don de June Wilson, nièce d’Aubrey Beardsley. Découvert par Mirren Sutherland, Londres, 2024.*

Ce jour-là, un homme de haute taille aux cheveux châtain clair, un peu débraillé – ce qui n’avait rien d’inhabituel au British Museum, à vrai dire – examinait le livre de près. Elle sourit, ravie ; il lui était sympathique, même si elle ne savait rien de lui, simplement parce qu’il appréciait l’ouvrage à sa juste valeur. Tout à coup, il se tourna et appela une des gardiennes.

— Il est écrit « découvert »..., dit-il avec un drôle d’accent, que Mirren ne parvint pas à identifier.

Elle tendit l’oreille.

— Oui ?

Contrairement aux agents de sécurité, la gardienne ne semblait pas reconnaître Mirren quand elle allait et venait – ou, si c’était le cas, elle ne le montrait jamais à cette fille pâle aux grands yeux gris et aux anglaises auburn qui traînait si souvent dans cette salle.

— Comment a-t-il été découvert ?

Mirren était surprise. Personne n’avait encore jamais posé de questions à ce sujet. En général, les gens

demandaient si d'autres œuvres de Beardsley étaient exposées – à savoir, ses dessins érotiques.

— Il était dans un grenier.

— Oh, fit l'homme, l'air déçu. C'est juste qu'il est écrit « découvert », comme si on l'avait cherché...

La gardienne haussa les épaules.

— Chais pas. C'était peut-être un très grand grenier ?

L'homme se tut et regarda longuement le livre. Puis il sortit un vieux portable – on aurait dit un BlackBerry. La gardienne, tel l'ours Paddington, lui lança le regard sévère qu'elle réservait à tous ceux qui consultaient leur téléphone dans la salle, mais il ne le remarqua même pas.

— Argh, je ne... le ? ou la ? trouve pas sur Google. Mais, apparemment, Helen Mirren et Donald Sutherland ont fait un paquet de films ensemble.

Le cœur de Mirren bondit dans sa poitrine. Attendez. Il était... il était en train de la chercher, elle, sur *Google* ? Elle n'en revenait pas et eut encore plus l'impression d'écouter aux portes.

— Hum, hum ! fit-elle tout bas, se raclant discrètement la gorge.

Mais comme aucun d'eux ne se retournait, elle se recula à nouveau dans l'obscurité.

— Bon, je vous laisse, fit la gardienne avant de s'éloigner.

Mirren se retrouva seule avec le touriste – et ce sentiment étrange, persistant, de n'avoir nulle part où aller, qu'elle ne manquerait à personne, parmi les neuf millions d'âmes que comptait cette grande cité. Elle avait une famille aimante, bien sûr, se rappelait-elle souvent. Mais ils avaient tendance à lui montrer leur amour en la critiquant, en lui demandant quand elle trouverait un meilleur boulot et si elle savait que tous ses anciens

camarades de classe – tous sans exception – avaient un bébé maintenant.

— Excusez-moi, dit-elle d'une voix plus forte en avançant d'un pas.

La gardienne se retourna, mais Mirren l'ignora et se rapprocha de l'homme.

— Oui ? fit-il en baissant les yeux vers elle.

Âgé d'une petite trentaine d'années, il était mince et aurait bien eu besoin d'aller chez le coiffeur – ses cheveux châtain clair étaient épais et trop longs. Il avait un nez effilé aristocratique, un menton saillant et des yeux tombants couleur noisette.

Mirren se sentit aussitôt devenir écarlate – parler à un inconnu à Londres était si gênant. C'était ridicule. Elle aurait mieux fait de se taire. Mais c'était trop tard.

— Pardon... je suis Mirren... Mirren Sutherland, clarifia-t-elle.

— Hein ? Qui ça ? Quoi ?

Mirren montra la vitrine, et l'homme suivit son regard. Puis il reposa les yeux sur elle.

— Euh, je... je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre ce que vous disiez.

Il semblait encore plus mal à l'aise qu'elle.

— Donc, vous êtes en train de me dire que vous êtes...

— C'est moi qui ai trouvé ce livre, oui.

Il ne parut pas du tout convaincu.

— Et donc, euh... vous passiez par là ? Par hasard ?

— Oui. Vous voulez voir mon permis de conduire, peut-être ?

Il pinça les lèvres. Il avait manifestement envie de le voir, mais il était trop bien élevé pour insister. Elle fouilla dans son sac, sortit son portefeuille et lui montra sa carte de la British Library à la place – elle en était très fière.



— Ah, fit-il, mais il semblait toujours perplexe. Et vous étiez dans le coin ? C'est juste une heureuse coïncidence ?

Elle se renfroigna.

— Je travaille à côté. Et j'aime bien venir voir mon livre, de temps en temps.

Il esquaissa alors un grand sourire, et son visage anguleux et sérieux changea du tout au tout – il s'illumina. Il comprenait enfin.

— Vous venez ici pour regarder les gens regarder votre livre ?!

— Je ne passe pas mon temps à ça, répliqua-t-elle du tac au tac, un peu vexée.

— Est-ce que vous attendez qu'ils en parlent pour vous adresser à eux ? Drôle de hobby. Oh, non ! Vous attendez qu'ils parlent de vous !

— Ce n'est pas un *hobby*, répondit Mirren avec une certaine raideur.

Il se payait sa tête maintenant, et ça ne lui plaisait pas.

— C'est quelque chose que vous faites souvent et volontairement ? Parce que c'est ce que j'appelle un hobby, moi.

Mirren s'agaça, tout à coup. Qui c'était, ce type, d'abord ?

— Eh bien, j'aime ce livre, et j'aimais beaucoup la personne qui m'a demandé de le retrouver, expliqua-t-elle d'une voix un rien crispée.

— Bien sûr. Pardon, pardon, je ne voulais pas me moquer de vous, s'excusa-t-il en levant les mains. Est-ce que vous l'avez simplement trouvé dans un grenier ?

Son regard était étonnamment scrutateur, comme s'il ne disait pas ça juste pour parler, mais tenait vraiment à le savoir.

— Non ! Je l'ai cherché dans tout le pays. Mais j'ai fini par le trouver dans un grenier. Et, au passage, la moitié du Royaume-Uni le cherchait.

— Je n'en doute pas. Mais c'est vous qui l'avez trouvé.  
Tiens, tiens.

Il jeta un coup d'œil à sa montre et grimaça.

— J'ai un rendez-vous, expliqua-t-il avant de sortir une petite carte blanche, avec un nom et un numéro de téléphone – et rien d'autre – imprimés en relief, à l'encre noire.

— Jamie McKinnon ? lut-elle.

— Mmh Mmh. Je ne suis pas chasseur de livres, malheureusement.

Elle le dévisagea, languée.

— Écoutez... si un jour, vous cherchez du travail, appelez-moi.

*Du travail ?* songea Mirren. *Du travail ?*

CETTE RENCONTRE NE FUT PAS la seule bizarrerie de la journée : le numéro de téléphone sur la carte de visite que l'homme avait donnée à Mirren correspondait à une ligne fixe. Un vrai numéro, avec des chiffres entre parenthèses – un indicatif régional très long, suivi d'un numéro très court. Naturellement, en rentrant au bureau, Mirren le chercha aussitôt sur Google, sans succès. L'indicatif lui apprit seulement que ce numéro était situé quelque part dans les Highlands, sur la côte nord-est de l'Écosse, une région du Royaume-Uni qu'elle ne connaissait pas du tout.

Le lendemain, elle découvrit le planning de Noël.

— Il n'y a plus que toi, lui apprit sa patronne d'un ton compatissant. Imran vient de me donner sa démission.

— Oh, non, se lamenta Mirren. Tout le monde s'en va.

Elle avait eu besoin de cet emploi pour contracter son emprunt immobilier. Il fallait qu'elle trouve mieux, elle le savait. Mais, pour une raison ou une autre, elle n'avait

pas eu l'énergie de chercher, d'envoyer des milliers de CV à des milliers d'adresses mail, dans l'espoir de décrocher miraculeusement le gros lot.

— Personne ne fait appel à une métreuse en urgence pendant les fêtes ! se désespéra-t-elle en regardant les jours où elle était censée être de service – tous, semblait-il.

— Il faut que l'agence ait l'air de fonctionner à plein temps, répondit sa patronne, qui n'était pas méchante, mais semblait très, très fatiguée.

Mirren regagna son bureau avec mauvaise humeur. C'était Noël. Personne n'aurait besoin de mesurer quoi que ce soit, à Noël. Tout le monde était trop occupé à regarder des pubs pour du parfum en se plaignant de la taille des boîtes de Quality Street aujourd'hui par rapport à quand ils étaient petits, et qu'elles faisaient apparemment la taille d'un chauffe-eau.

Elle poussa un soupir et fixa son écran. En plus, maintenant, elle ne pouvait même plus aller admirer son livre au British Museum, de crainte que la gardienne ne la reconnaisse. Ce serait trop gênant de rôder dans sa propre exposition.

Sur un coup de tête, elle décida d'envoyer un texto au numéro inscrit sur la carte.

Son message, bien sûr, ne fut pas distribué : il s'agissait d'une ligne fixe. C'était ridicule ; ce mec devait l'avoir fait exprès. Il devait rouler en grand bi et penser qu'il faudrait rétablir les shillings et les demi-couronnes. Cela dit, il n'avait pas de moustache en guidon. Il avait l'air plutôt normal, bien qu'un peu maigre et dépenaillé. Mais quand même.

Son studio lui sembla encore plus petit que d'habitude quand elle rentra chez elle après un long trajet vers South London au milieu de millions d'autres personnes

au visage sombre, vêtues de doudounes, qui allaient toutes au même endroit, à la même heure, et auraient toutes préféré être seules.

Mirren inspecta son frigo pour voir s'il lui restait quelque chose à manger (ce n'était pas le cas), prit son portable, puis le reposa. Elle n'allait quand même pas appeler un type chelou avec qui elle avait parlé dans un musée – ce serait trop bizarre.

Elle reprit son téléphone. Qu'est-ce qu'elle allait faire, sinon, ce soir ? Traîner sur Instagram et voir tous les autres s'éclater ? Ourdir une terrible vengeance imaginaire contre ce blaireau de Theo Palliser ? Sortir dans le froid glacial et crapahuter jusqu'à l'arrêt de bus pour retourner en ville, dans un bar bondé où on ne s'entendait pas et où sa consommation lui coûterait un bras ?

Le téléphone sonna pendant une éternité. Il n'y avait pas de répondeur, aucun moyen de laisser un message.

Bien. Il pouvait se la garder, son obsession débile pour les vieux bouquins – pas grave. Elle eut soudain envie de prendre un bain, ce qui était impossible, bien sûr, puisqu'elle n'avait pas de baignoire. En plus, elle entendait déjà son voisin de palier prendre une douche, et ce n'était pas une bonne nouvelle : en général, ça voulait dire qu'il s'apprêtait à avoir des ébats peu discrets avec son petit copain.

Puis un long numéro s'afficha sur son écran, et son téléphone se mit à sonner.



— **A** H, C'EST BIEN LA CHASSEUSE DE LIVRES ?  
lança la voix à l'autre bout du fil d'un ton  
amusé.

En entendant à nouveau sa voix, Mirren se rendit compte que son accent était écossais – mais pas celui qu'elle connaissait, l'accent de Glasgow, fort, rigolo. Non, c'était un accent roulant, saccadé, qui n'allongeait pas les syllabes. Une fois de plus, elle se sentit agacée. C'était son ton – comme s'il avait été parfaitement sûr qu'elle l'appellerait, juste parce qu'ils s'étaient parlé deux minutes dans un musée. Elle chercha le mot juste pour le qualifier. Il semblait *prétentieux*, voilà.

— C'est vous qui m'avez demandé de vous appeler !  
rétorqua-t-elle sèchement.

— C'est vrai.

— Vous n'avez pas de portable ?

— Si, j'en ai un !

Sa voix résonnait à l'autre bout du fil.

— Vous l'avez vu. Par contre, je n'ai pas de réseau.

— Comment ça ?

— Vous savez, quand les opérateurs téléphoniques promettent de couvrir 99 % de la population ? Eh bien, je fais partie de ce 1 % très spécial.

— Mais les téléphones fixes ne vont pas tous devenir numériques, maintenant ?

— Il paraît, répondit-il sombrement. Je vais devoir me remettre à envoyer des lettres.

— Je parie que ça ne vous dérangerait pas, lança-t-elle avant de le regretter aussitôt – c'était très impoli.

— Pourquoi dites-vous ça ? demanda-t-il posément.

— Oh, c'est juste que vous êtes à la recherche d'un chasseur de livres, expliqua-t-elle, se reprenant vite. Vous semblez être du genre à... aimer le papier.

— Ah, oui !

Il avait le rire facile.

— C'est vrai. Bref. Oui. Bonjour. Donc, j'ai besoin de trouver un livre. Et, d'après la plaque que j'ai vue au British Museum, vous êtes la personne qu'il me faut.

— Pourquoi est-ce que vous ne pouvez pas le trouver vous-même ?

— Vous êtes difficile à convaincre, dites donc ! Je pensais qu'on négocierait simplement un tarif.

Mirren se tut un instant avant de continuer.

— Vous pensez qu'il est où, ce livre ?

— Chez moi.

— C'est une blague ?

— Malheureusement, non.

— Vous ne seriez pas juste un gros tordu qui prend son pied en accostant des inconnues ?

Il éclata de rire.

— Au *British Museum* ?

— C'est vrai, ça marcherait mieux à la London Library.



— Écoutez. J'ai une très grande maison. Et il y a un livre quelque part à l'intérieur, que mon grand-père a laissé – je crois. Mais je n'arrive pas à le trouver.

— Vous « croyez » ?

— Il en parle. Dans... ses notes, expliqua-t-il évasivement.

Ce fut plus fort qu'elle. Elle sentit l'excitation monter. L'aventure dont elle avait rêvé, le changement de la routine quotidienne. Et des livres, bien sûr – tout ce qui avait trait aux livres. Elle s'efforça de ne pas paraître intriguée.

— C'est quoi, ce livre ?

— Ah, oui. Ben...

— Quoi ??

— Je ne sais pas.

— Donc, si je résume, vous voulez que je trouve un livre chez vous, mais vous ne savez pas comment il s'intitule, ni où il est ?

— C'est à peu près ça, oui.

— Et vous habitez où... ?

— Dans le nord de l'Écosse.

Mirren regarda par sa fenêtre, qui donnait sur une longue rangée de maisons victoriennes mitoyennes, toutes identiques, toutes divisées en appartements exiguës ou en studios minuscules, comme le sien, des petits sapins en plastique scintillant derrière chaque vitre. Le temps était maussade ; il pleuvait, mais la pluie semblait tomber à contrecœur, comme si elle savait qu'il devait pleuvoir à Londres en décembre, ça allait de soi, mais que ça ne l'enchantait pas.

Ça, c'était nouveau. Différent. Ça changeait des planings de service, des prêts immobiliers et... argh ! Il fallait toujours qu'elle y pense.

— Est-ce que c'est rémunéré ? demanda-t-elle tout à coup. Parce que je suis métreuse. Et je travaille. Enfin, je suis censée travailler.

— Euh... Ben, si vous trouvez le livre, oui.

— Je vois. Donc vous me demandez de venir gratuitement chez vous ? Chez un inconnu ? Au milieu de nulle part ?

— Oh, j'organiserai votre voyage.

Il marqua un temps d'arrêt.

— Vous avez raison. Je n'avais pas réalisé à quel point ma proposition était bizarre jusqu'à ce que vous le disiez à voix haute. Est-ce que vous voulez que j'appelle votre patron ? Ou... votre père ?

— Je ne crois pas, non.

Elle se demanda ce que dirait son père, qui vivait à trois rues de chez elle et lui montrait son amour en passant la voir pour la prévenir que l'installation électrique de son studio était extrêmement dangereuse – elle ne savait pas ça, elle qui était métreuse ? Elle avait très envie d'accepter, mais il fallait qu'elle grandisse, qu'elle oublie ces envies d'aventure et d'évasion puériles.

— Je trouve cette idée amusante, mais je ne peux pas m'absenter.

C'était la bonne décision, se persuada-t-elle. Elle ne pouvait pas aller chez un inconnu au fin fond de l'Écosse, dans un trou perdu sans réseau téléphonique. Certes, s'il comptait la tuer, son projet meurtrier serait très élaboré, d'autant que c'était elle qui l'avait abordé – à deux reprises, si on comptait le coup de fil. Mais c'était peut-être encore pire. Il n'avait peut-être jamais envisagé de la tuer, jusqu'à ce qu'elle le relance.

Enfin. Elle ne croyait pas vraiment que c'était un assassin. C'était sans doute un simple amoureux des livres un peu excentrique, mais elle ne pouvait pas risquer de se

prendre au jeu. De replonger. Parce que la dernière fois qu'elle s'était lancée à la recherche d'un livre, elle avait eu le cœur brisé.

Elle s'était pourtant bien amusée...

Non ! Ce foutu Theo Palliser. Lui, il adorerait ça ; il foncerait tête baissée, sans réfléchir une seconde. Il aurait sans doute déjà accepté la proposition. Mais elle, elle ne pouvait pas.

Elle n'était pas chasseuse de livres. Ce n'était même pas un vrai travail. Elle avait eu de la chance une fois, voilà tout.

Elle raccrocha et se plongea dans le bouquin qu'elle venait de commencer – une romance de Noël avec un prince pour héros, une fois de plus. Puis, même si elle savait que ce n'était pas bon pour elle, elle se commanda à dîner (et la réduction du mardi n'y était pour rien, promis).

Mirren passa une mauvaise nuit et arriva en retard au travail, dans la grisaille, d'une humeur de chien. Sa patronne, elle, était d'excellente humeur, pour une fois.

— On vient de nous confier une mission ! s'exclama-t-elle triomphalement. En Écosse. Je ne sais pas pourquoi ce monsieur ne fait pas appel à des gens du coin, mais il a demandé à ce que ce soit toi qui y ailles. La semaine avant Noël.

Mirren écarquilla les yeux.

— Ah bon ? fit-elle, s'efforçant d'avoir l'air naturelle.

— Tu dois aller voir si la propriété pourrait être agrandie, ou si elle doit être démolie – c'est bizarre, en fait. Il n'est pas entré dans les détails.

Mirren sourit.

— D'accord.

— ... et il a envoyé un billet de train.